

“Mörket 2” est une pièce plus courte (9:34), dont l’introduction fait également penser au groupe de Godalming. S’ensuit un développement - surtout de claviers - avec de longs passages chantés (hélas, je ne lis pas le norvégien...) où l’on retrouve l’ambiance Black Sabbath/Uriah Heep dont **Arabs In Aspic** est expert. En guise de gelée royale d’accompagnement, le violon du second invité, Halvor Viken Holand, déroule ses pizzicati. Et puis (5:04), les guitares hackettiennes reviennent. Couches de 6-cordes et de claviers se superposent au rythme de la pulsation de plus en plus fournie par la batterie d’Eskil. Les transitions sont longues, mais nous amènent (6:42 à 7:18) à un passage que n’auraient pas renié Tony Banks et Mike Rutherford - indépendance des instruments, lignes mélodiques et rythmiques différentes mais complémentaires. Coda sur le riff initial et les claviers peuvent enfin s’emballer un peu plus qu’à l’accoutumée, rejoints par la guitare juste avant le decrescendo bruitiste final.

L’aspect bruitiste et expérimental va revenir pleinement sur le dernier titre de l’album, “Mörket 3” (20:20). Et ce sont encore les arpèges de guitare - électrique cette fois - et le Mellotron qui introduisent le morceau. Au début, les voix sont plutôt graves et hachées. Ce *slow tempo* est parfois d’une lourdeur à la limite du supportable, mais nos lascars en sortent vite en plaçant une reprise inspirée des couplets sur un *groove* plus chaloupé (6:03). Couplets et refrains se succèdent. On dirait un de ces titres à la Gérard Manset où l’importance du texte et sa longueur - il est sans doute impossible de couper - ne sont supportés que par de subtiles variations dans la façon d’appréhender les mélodies. Mais les guitares *frippiennes* vont vite revenir (7:50) pour amorcer de nouvelles ambiances instrumentales (8:04) beaucoup plus sombres et torturées dans leur globalité, mais aussi parfois primesautières (9:45 à 10:33) avec un solo d’orgue Hammond typiquement *lordien* et une partie assez *floydienne* ! Et puis arrive le passage qui pourrait fâcher (12:25) : une longue digression purement expérimentale que d’aucuns qualifieront de bruitiste (comme si on disait de Keith Emerson triturant les boutons de son Moog qu’il fait du bruit !). L’aspect mélodique revient alors (coda sur le début à partir de 17:47) pour amener délicatement vers la conclusion.

Syndenes Magi est peut-être l’album le plus sombre d’**Arabs In Aspic**. C’est sans doute le plus violent aussi. Oh, pas à cause d’un déluge de décibels, de cris et de *growls*. Non, de cette violence dérangeante qui vous remue littéralement l’estomac quand elle ne met pas le bazar dans votre confort auditif. En ce sens-là, **Syndenes Magi** ressemble à un album de King Crimson. Peut-être trop pour certains. Jamais assez pour d’autres. Néanmoins, je trouve ce **Syndenes Magi** vraiment très abouti, correspondant sans doute le mieux à l’identité du groupe (le choix du seul norvégien pour le chant en est un indice flagrant). À l’écoute, **Syndenes Magi** est agréablement dérangeant et méchamment plaisant. On y trouve nombres de choses que les amateurs de rock progressif attendent - dont toutes ces petites finesses qui ornent différemment des passages de même nature. Sans raviver la querelle des Anciens et des Modernes, on peut dire qu’**Arabs In Aspic** dispense de façon contemporaine une musique de vétérans.

Syndenes Magi nous rappellera combien l’école du hard rock naissant et celle du rock progressif émergent ont surfé en parallèle sur les vagues du psychédéisme de 1967. Cinquante ans après, **Arabs In Aspic** en fait une synthèse convaincante qui séduira les amateurs du groupe, les curieux de toute obédience et les nostalgiques invétérés.

Henri VAUGRAND

XAVIER BOSCHER

«Embryogenesis»

(2017)

Fra - Autoprod. - 69:11

Xavier Boscher, ce guitariste et multi-instrumentiste français de grand talent, avait tout particulièrement retenu notre attention début 2017, pour son très bel album *Pentagramme*, auquel nous avions consacré un article avec interview de l’artiste (voir notre n°98). Il revient un an à peine plus tard avec un nouveau disque, **Embryogenesis**, essentiellement instrumental, dont le fil directeur est donc ce processus séminal de division des cellules dans les lendemains immédiats de la fécondation, processus déterminant pour aboutir à un futur être humain à part entière. Excellemment produit, le disque bénéficie d’un enregistrement très fin, attentif aux détails, et en dehors de quelques invités - trois guitaristes (dont le bassiste du groupe Misanthrope) intervenant chacun sur un unique morceau, et un claviériste pour la suite éponyme - **Xavier Boscher** est seul aux commandes, de l’écriture à l’interprétation en passant donc par la captation sonore.



Le ton est donné avec «Cornucopia». L’ambiance se fait plus métal que pour *Pentagramme*, mais attention : on est très loin ici des albums de guitare fusion à l’américaine. Dans ce titre de cinq minutes, on trouve ainsi des envolées hard-prog de toute beauté, des ambiances plus symphoniques, avec un rôle décisif joué par les synthétiseurs, mais également des parties vocalisées relevant davantage de la musique celtique ou de Minimum Vital. À côté de compositions comme «Illumination», finalement beaucoup plus classiques, à la Satriani pourrait-on dire, la plupart s’avèrent souvent originales. «Female Architecture» présente quelques vocalises féminines synthétiques, mais surtout une forme d’emphase et de fausse simplicité (le rythme de batterie), avec des interludes plus jazzy ou acoustiques. C’est cette dominante qui irrigue les «couplets» de «Cells», à la basse volubile, tandis que le thème central se fait plus pesant, plus grandiloquent même. «Timelessness Kingdom» est un nouvel exemple de direction mélodique très claire, à la Steven Wilson, impulsée par la guitare, et enrobée d’arrangements diversifiés (électronique à la Tangerine Dream) rendant l’écoute des plus longues pièces toujours prenante. «Blastocyst», pour sa part, présente un contraste affirmé entre un dynamisme proche du *speed* et une ambiance plus intimiste, avec toujours ce symphonisme diffus que l’on devine légèrement inquiétant - l’incertitude du travail de la nature ?

Tout au plus pourrait-on déceler dans «Hybrid» la présence d’un ventre mou, et

dans «O Negative» une tendance à la répétition et à l’étirement. L’album culmine à près de vingt minutes sur la suite finale, profondément orchestrale. Le souffle y est intense, grâce une nouvelle fois à des mélodies séduisantes qui permettent de se repérer dans le flot musical parfois touffu, et l’ensemble n’est pas sans évoquer une pyramide de cellules, tant les variations sont multiples. On pense ponctuellement à ELP à son meilleur ou à Pain Of Salvation.

Pour être sans doute moins facilement abordable que *Pentagramme*, car dénué de chant et de textes auxquels se raccrocher, **Embryogenesis** est un disque bourré d’idées, démonstration d’un hard-prog français parmi les plus inventifs.

Jean-Guillaume LANUQUE

DANIEL CAVANAGH

«Monochrome»

(2017)

R-U - Kscope - 46:14

2017 aura été une année prolifique pour **Daniel Cavanagh**, principal compositeur de *The Optimist* (avec Anathema), élu album de l’année aux *Progressive Music Awards*. Fort d’un premier opus solo en 2015 intitulé *Memory And Meaning*, constitué uniquement de reprises, il s’échappe à nouveau en solitaire en publiant **Monochrome**. Et le moins que l’on puisse dire, c’est que le titre de l’album annonce clairement la couleur (sans mauvais jeu de mots).



À travers sept titres, **Daniel Cavanagh** nous transporte dans un voyage aux confins de la mélancolie. Le propos se veut ici dépouillé, intimiste, misant tout sur son essence émotionnelle. Il se charge de l’ensemble des instruments et est accompagné sur quelques titres d’Anna Phoebe au violon et de la sirène batave Anneke van Giersbergen au chant, collaboratrice de longue date de ce dernier. Sa voix illumine cet univers désenchanté, lumière bienveillante dans ce clair obscur. (Un album *live* du duo In Parallel est d’ailleurs à conseiller).

C’est à l’écoute de cet opus que l’on se rend compte de l’importance de l’écriture de **Daniel Cavanagh** au sein d’Anathema. S’il n’en est pas l’âme, il en est l’ossature, sans aucun doute. D’ailleurs, certains titres s’imbriqueraient parfaitement dans le répertoire du groupe, tels que “The Exorcist”, “Soho”, “Oceans Of Time”, pour n’en citer que quelques uns. L’atmosphère cinématique dans laquelle nous plonge **Monochrome** est une sensation étrangement familière, qui évoque tour à tour les albums *Alternative 4* et *Judgement*. **Daniel** se dévoile ici un peu plus, comme sur ce titre “Some Dreams